

La gentrification, moteur de tensions sociales et raciales

Le cas de Brixton

Amélie Bertholet

Connu pour les émeutes qui s'y déroulent depuis les années 1980, le quartier populaire de Brixton, à Londres, est investi depuis peu par des classes moyennes qui louent sa diversité et sa tranquillité. Amélie Bertholet montre que cette évolution ne signifie pas, pour autant, la fin des violences.

Brixton, quartier de la municipalité (*borough*) de Lambeth située dans le péricentre de Londres, est marqué par une forte présence jamaïcaine depuis l'après-guerre¹. Ce « quartier communautaire » (Guillon et Taboada-Leonetti 1986) a longtemps été l'exemple typique d'un « espace social relativement autonome (...) fondé sur l'existence d'une infrastructure ethnique (...) et des réseaux de relations denses », et était considéré comme un espace de résistance à toutes formes d'embourgeoisement (Haumont 1998). Cependant, le profil socio-économique des habitants change depuis une dizaine d'années avec l'arrivée de populations jeunes, majoritairement blanches et exerçant des emplois de cadres, arrivée favorisée par une bonne desserte en transports en commun (Northern Line du métro) et des prix de l'immobilier encore sensiblement inférieurs à ceux des quartiers centraux ou de quartiers environnants prisés². Ce quartier populaire jusque-là relativement homogène semble ainsi aujourd'hui se diviser. Les nouvelles populations introduisent de nouveaux modes de vie et de consommation (Knox 1991) qui génèrent peu à peu des fractures tant symboliques que spatiales. Le processus de réévaluation sociale et symbolique du quartier semble profiter davantage au groupe social nouvellement établi, minoritaire numériquement, et marginaliser les anciens habitants de culture jamaïcaine.

Les transformations du quartier

S'il est difficile de dater précisément le début de cette gentrification, certains événements sont révélateurs du phénomène. Les habitants de longue date nous expliquent que de nouveaux arrivants ont racheté des maisons à très bas prix (notamment à la suite des émeutes de 1991) et participé à gommer la mauvaise réputation du quartier. Durant les années 1990, se sont également implantés de nouveaux commerces. Le processus s'est intensifié à la fin des années 2000. Un marché couvert ancien et presque désaffecté, Granville Arcade, rebaptisé Brixton Village (figure 1) en 2010, a été réhabilité. L'agence de programmation Spacemakers (<http://spacemakers.org.uk>) visait d'emblée à transformer radicalement l'image du lieu en organisant des événements culturels éphémères. Accueillant des restaurants, une boutique de vêtements vintage et des magasins s'adressant à une clientèle aux revenus élevés, Brixton Village est devenu très vite une destination à la mode de la capitale anglaise.

¹ Les analyses présentées ici sont tirées d'un mémoire de première année de master (Bertholet 2012).

² Le magazine commercial en ligne *LondonLovesBusiness* relate que les prix de l'immobilier dans le quartier, en forte augmentation en 2012, restent de 5 à 10 % inférieurs au quartier environnant prisé de Clapham (Hobson 2012). Voir <http://www.londonlovesbusiness.com/property/where-to-buy-property-in-london/postcode-en-vogue-is-brixton-property-worth-investment/1815.article>.

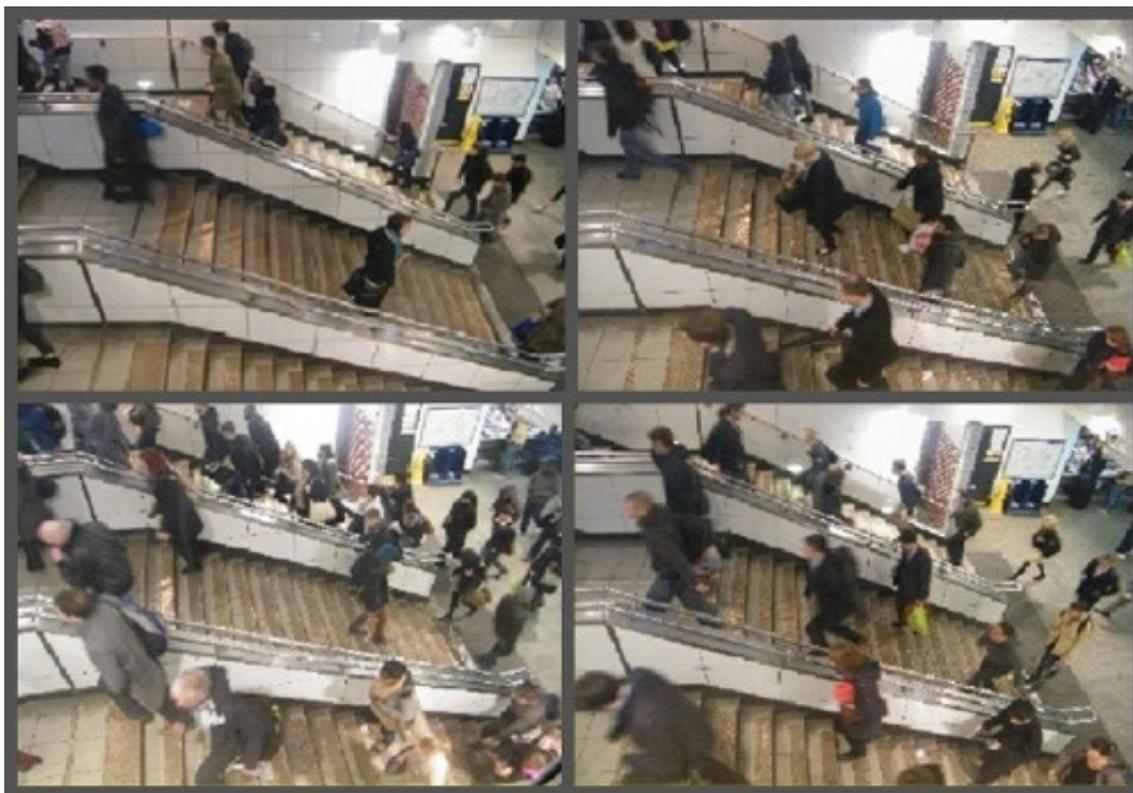
Figure 1. Brixton Village



De nombreux restaurants et boutiques destinées à la population gentrifiée du quartier.
© Amélie Bertholet, avril 2012.

Aujourd'hui, les manifestations de la ségrégation sont nombreuses à Brixton. Les magasins communautaires d'entrée de gamme, qui parfois ferment à cause de l'augmentation du prix des loyers commerciaux et des effets de la crise économique, côtoient désormais les boutiques chics ou les franchises plus ou moins onéreuses, bien qu'encore minoritaires. Le métro semble réservé à une élite (figure 2) tandis que les plus pauvres prennent le bus, moins cher. Un étroit cloisonnement de l'habitat renforce des différences micro-locales : des rues cossues se démarquent de plus en plus des grands logements sociaux périphériques du quartier, souvent en mauvais état. Parfois, les disparités se font à des échelles encore plus fines, jusqu'à la cage d'escalier.

Figure 2. Station de métro de Brixton (Northern Line) en semaine à 8 heures du matin



Le métro est presque exclusivement utilisé par les classes sociales supérieures se rendant sur leur lieu de travail. © Amélie Bertholet, avril 2012.

Les politiques de régénération urbaine et les projets d'aménagements des espaces délaissés du quartier menés par la ville de Londres et par le *borough* de Lambeth ont profondément accompagné la gentrification. Les discours de l'administration locale³, invoquant l'intérêt général, insistent sur la sécurisation nécessaire et la revalorisation inéluctable du quartier : un langage euphémisé qui ne cache souvent qu'une récupération institutionnelle et économique du phénomène de gentrification (Smith 2003).

Les travaux menés dans Windrush Square⁴ sont à ce titre exemplaire. Ce projet fait la jonction entre deux anciens parcs préexistants du centre de Brixton qui étaient accaparés par des « personnes aux comportements anti-sociaux (*antisocial behaviour*) » selon le site du *borough* de Lambeth. Plus ouvertes et contrôlées par des systèmes de vidéosurveillance, les deux parties du parc rénovées attirent désormais des familles appartenant à la population gentrifiée. Les événements culturels tels que des performances artistiques organisées par la municipalité ont sans doute contribué à l'appropriation de l'espace public par les nouvelles populations du quartier.

Toutefois, le cas de Brixton est original à l'échelle de la capitale anglaise. Il ne correspond pas à la définition de la gentrification telle qu'elle a été introduite par Ruth Glass (1963). C'est sans doute parce qu'il n'existe pas de modèle unique de gentrification dans les quartiers centraux de Londres : chaque quartier gentrifié a des populations, des valeurs et des pratiques de territoire spécifiques (Butler et Robson 2003). Ainsi, contrairement au quartier de Barnsbury au nord de Londres, par exemple, les jeunes gentrificateurs de Brixton ne sont pas des « *yuppies* » travaillant dans les bureaux de la City. Ils revendiquent un mode de vie alternatif, qui se veut en opposition avec le mode de vie consumériste qu'ils attribuent à leurs parents, et semblent mus par le désir de participer au dynamisme de ce quartier populaire. Les nouveaux habitants prisent également Brixton pour la

³ <http://www.lambeth.gov.uk/Services/AboutLambeth/LambethByLocalArea/Brixton/BrixtonPlaces.htm>.

⁴ <http://www.lambeth.gov.uk/Services/Environment/Regeneration/FutureLambeth/BrixtonCentralSquareProject.htm>.

relative tranquillité de ses rues secondaires : leur caractère « résidentiel » et « calme » permettrait de concilier une vie de quartier dense et la possibilité de s'extraire de l'agitation et du bruit des avenues principales. Brixton faciliterait ainsi un certain épanouissement individuel non contradictoire avec le caractère vivant et communautaire du quartier (Butler et Robson 2003).

Que Brixton soit un quartier loué pour sa tranquillité par les classes moyennes aisées étonne, tant cette affirmation aurait semblé inconcevable il y a quelques années. Longtemps, en effet, le quartier a pâti d'une mauvaise réputation, issues des violentes émeutes de 1981 et de 1995 ou des règlements de compte sanglants liés à la drogue. Aujourd'hui, l'image sulfureuse du quartier semble s'estomper. Devenu attractif pour de nouvelles populations, Brixton est devenu « fréquentable ». Mais qu'en est-il réellement de la violence qui régit les relations entre les individus ? Quels sont les rapports de force dans cet espace où la mixité ethnique et sociale est fragile ? Il convient d'interroger les représentations sur l'insécurité émanant des différents habitants du quartier.

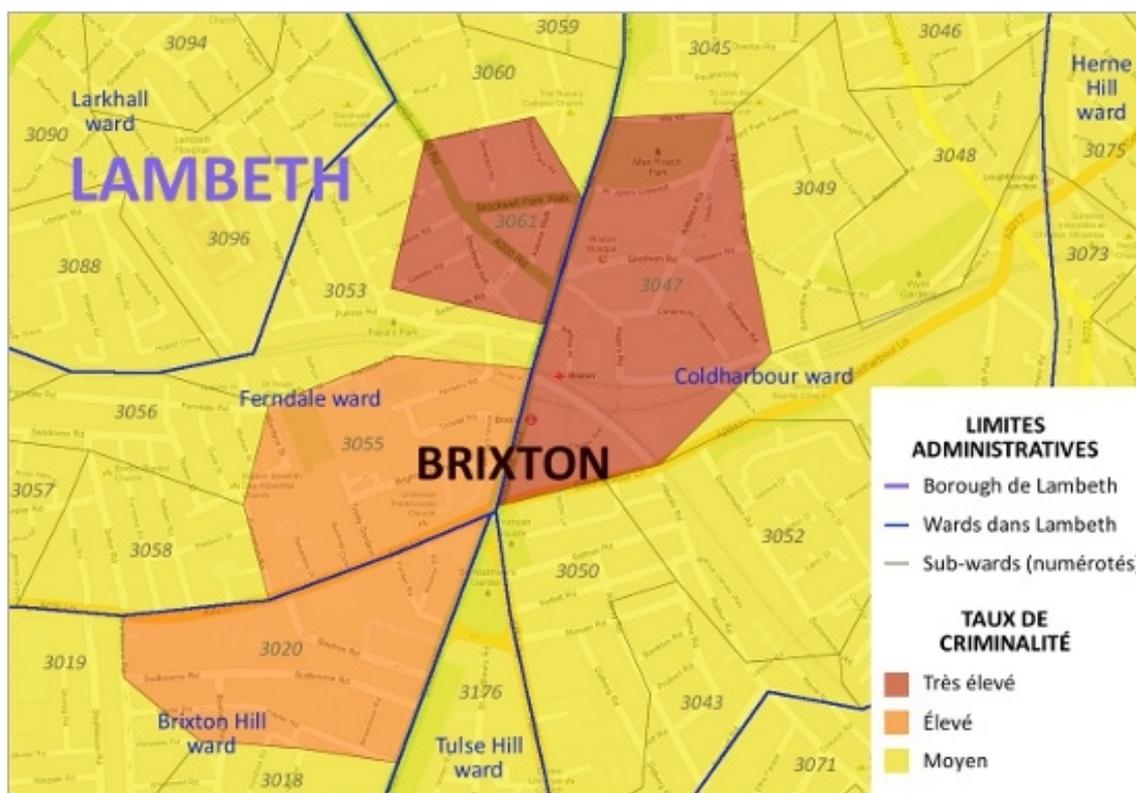
Des récits concurrents sur l'insécurité

À première vue, la violence s'est atténuée avec l'arrivée de nouvelles populations et l'introduction dans le quartier d'une diversité sociodémographique et ethnique. Cette enclave jamaïcaine, réputée périlleuse à traverser il y a dix ou quinze ans, est désormais une destination à la mode où bars et boîtes de nuit attirent les noctambules de toute la ville. Cependant, au-delà de cette image, la pacification est-elle réelle ?

Il est possible d'en douter. En effet, les taux de criminalité du *borough* montrent que la violence reste très présente sur le territoire⁵. Le nombre important de cambriolages, vols de véhicules, vols à main armée et agressions se traduit par un incessant bruit de sirène de police. Le trafic de drogue est visible, comme on peut l'observer à la sortie du métro. Les données officielles de la police londonienne sont également éclairantes : si la municipalité de Lambeth affiche un taux de criminalité comparable à la moyenne londonienne, le quartier de Brixton est classé comme un espace à très fort taux de criminalité. En effet, près d'un quart des délits commis à Lambeth se produisent à Brixton, alors que cet espace concentre seulement 12 % de la population totale du *borough* (figure 3).

⁵ *Crime Mapping text view: total notifiable offences*, disponible sur le site du Metropolitan Police Service (<http://maps.met.police.uk/access.php?area=00AYGA&sort=rate>).

Figure 3. Brixton, un territoire enregistrant toujours de forts taux de criminalité



© Amélie Bertholet, 2012, d'après *Metropolitan Police Crime Mapping*, site de la police londonienne (<http://maps.met.police.uk>).

Pourtant, selon les nouveaux venus, le quartier serait devenu agréable à vivre. S'y installer est un choix. Les nouveaux arrivants évoquent un véritable sentiment de bien-être urbain, ce qui génère des affirmations parfois paradoxales : Sarah, jeune femme travaillant dans le domaine médical affirme se sentir « plus en sécurité à Brixton qu'ailleurs », mais raconte ensuite qu'un enfant a été blessé par une balle perdue dans sa rue. Ce sentiment de quiétude est partagé par plusieurs nouveaux habitants, leur principale crainte concernant la sécurité du quartier étant celle d'être impliqué *par accident* dans un conflit qui leur serait étranger.

Les discours des habitants du quartier sur les émeutes de l'été 2011 sont éclairants. Deux discours opposés émergent en fonction de la situation sociale de chacun, laissant entrevoir en creux des perceptions différentes de la violence locale. Ainsi, un consensus relatif émerge dans les discours des populations gentrifiées. Les émeutes sont décrites comme non représentatives d'un quartier devenu « sûr ». Ce discours va de pair avec une minimisation systématique du caractère violent des événements : certains affirment que ces émeutes ont été moins importantes à Brixton qu'ailleurs ou déclarent ne rien avoir vu, n'ayant pas été directement exposés au phénomène. Elles sont aussi décrites comme dénuées de fondements politiques. Ainsi Olivier, entrepreneur français vivant dans le quartier depuis vingt deux ans affirme : « Ces émeutes, contrairement à celles de 1995 ou des années 1980, n'étaient pas politiques. Cela avait un petit côté fête nationale, on rigole bien, on casse tout et on en profite pour avoir un nouvel iPhone ».

Ces représentations contrastent avec celles d'habitants plus pauvres et davantage concernés par les événements. Il y a notamment dans la communauté jamaïcaine une volonté d'expliquer les émeutes au regard des difficultés quotidiennes de la majorité des habitants. L'émeute, parce qu'elle a touché de plus près les populations pauvres, leur semble plus traumatisante. Ainsi, Patricia, mère célibataire jamaïcaine de quarante ans et habitante de Brixton depuis son enfance explique : « Ce n'était pas qu'un moyen de piquer des choses, il y avait autre chose derrière, peut-être une sorte d'appel à l'aide face aux frustrations de la vie quotidienne des gens (...). J'étais là pendant les

émeutes des années 1980. J'ai eu beaucoup plus peur pour les émeutes de cette année ! Ça m'a semblé très agressif cette fois. Et puis c'était pendant les vacances d'été, mon fils sort plus durant cette période et j'ai eu peur qu'il soit impliqué d'une quelconque façon... ».

La culture jamaïcaine, une ressource symbolique pour les nouveaux arrivants

Si les gentrificateurs semblent nier les réalités sociales des populations plus pauvres, ils valorisent, en revanche, la coexistence de différentes cultures dans le quartier. C'est sans doute parce que cette diversité ne remet pas en cause les formes de séparation sociale. La prégnance de la culture jamaïcaine à Brixton n'est, en effet, nullement synonyme de relations interclasses et interethniques, mais elle apporte une certaine valeur ajoutée à l'espace public et à la représentation qu'ont les gentrificateurs de leur propre habitat.

Les travaux de Sylvie Tissot (2011) sur le quartier du South End à Boston ont mis au jour les paradoxes de cette élite socialement progressiste qui puise un véritable prestige dans sa proximité avec les classes populaires. La mixité, loin d'être synonyme d'une perte de capital social, témoigne du renouvellement des stratégies de distinction des élites urbaines. Mais cette transformation de la ségrégation socio-spatiale n'est permise que parce que cette nouvelle proximité demeure organisée par les gentrificateurs. C'est le cas à Brixton où l'on constate notamment une forte implication des élites dans la vie de quartier et dans des structures associatives telles celles du nouveau centre sportif. Il est également intéressant de noter que les antennes des partis politiques de la circonscription cherchent absolument (mais peinent) à trouver des représentants noirs ou issus de la communauté jamaïcaine.

Comme dans le cas du South End de Boston, l'ingérence des couches supérieures dans la gestion et le contrôle des espaces public passe notamment par une politique de « bon voisinage » et de non-confliktualité. La valorisation de la culture noire et jamaïcaine à Brixton semble être un moyen d'organiser la proximité sociale et ethnique : mettre en avant une image flatteuse de l'autre devient alors un moyen d'appivoiser cette figure de l'altérité qu'on côtoie mais qu'on ne connaît pas. L'ouverture d'un centre d'archives de la culture noire dans le quartier est contemporaine au phénomène de gentrification, comme si la présence des gentrificateurs avait permis un véritable ennoblissement de la culture jamaïcaine désormais transformée en patrimoine institutionnalisé.

Ainsi, les gentrificateurs seraient de « bons voisins » : ils apprécient et louent la cohabitation sociale et ethnique. Alors que la violence est de fait le sort des populations les plus pauvres comme dans le cas des émeutes, elle n'entache pas le sentiment de sécurité des nouveaux arrivants. Nier cette violence pourtant prégnante dans le quartier semble s'apparenter à une stratégie indirecte de mise à distance des réalités sociales difficiles de ces espaces en pleine recomposition. Dès lors, on peut se demander si le fait de masquer la violence en favorisant la création du mythe d'une mixité sociale harmonieuse ne participe pas pleinement à l'augmentation des fractures sociales : masquer la violence de l'autre, n'est-ce pas une forme d'ignorance de sa réalité ? Et par extension, ignorer l'autre ne serait-il pas un moyen d'affirmer le poids d'une supériorité sociale ?

Bibliographie

- Bertholet, Amélie. 2012. *Le quartier de Brixton lors des émeutes de l'été 2011 : la gentrification à l'épreuve de la violence*, mémoire de master 1, Institut d'urbanisme de Paris, université Paris-Est Créteil Val-de-Marne.
- Butler, Tim et Robson, Gary. 2003. *London Calling: The Middle Classes and the Remaking of Inner London*, Oxford : Berg Publishers.
- Glass, Ruth. 1963. *Introduction to London: Aspects of Change*, Londres : Centre for Urban Studies.

- Guillon, Michèle et Taboada-Leonetti, Isabelle. 1986. *Le Triangle de Choisy*, Paris : CIEMI/L'Harmattan.
- Haumont, Nicole. 1998. *La Ville éclatée : quartiers et peuplements*, Paris : L'Harmattan.
- Hobson, Rebecca. 2012. « Postcode en vogue: is Brixton property worth investment? ». *LondonLovesBusiness* [en ligne]. Consulté le 9 mai 2012, URL : <http://www.londonlovesbusiness.com/property/where-to-buy-property-in-london/postcode-en-vogue-is-brixton-property-worth-investment/1815.article>.
- Knox, Paul. 1991. *Capital, Material Culture and Spatial Differentiation*, Blacksburg : Center for Urban & Regional Studies, Virginia Polytechnic Institute and State University.
- Smith, Neil. 2003. « La gentrification généralisée : d'une anomalie locale à la "régénération" urbaine comme stratégie urbaine globale », in Bidou-Zachariasen Catherine (dir.), *Retours en ville*, Paris : Descartes & C^{ie}, p. 22-26.
- Tissot, Sylvie, 2011. *De bons voisins. Enquête dans un quartier de la bourgeoisie progressiste*, Paris : Raisons d'Agir.

Amélie Bertholet est étudiante en seconde année de master à l'Institut d'urbanisme de Paris. Elle a réalisé un mémoire de première année sur la gentrification et la mixité sociale dans le quartier populaire de Brixton à Londres et participé à un échange universitaire au Hunter College de la City University of New York (CUNY).

Pour citer cet article :

Amélie Bertholet, « La gentrification, moteur de tensions sociales et raciales. Le cas de Brixton », *Métropolitiques*, 6 mai 2013. URL : <http://www.metropolitiques.eu/La-gentrification-moteur-de.html>.